



Galina MIKÉLADZÉ

La place de choix du ballet dans la culture azerbaïdjanaise

Article 2

Suite et fin. Début dans le numéro précédent

La crise des années 90 a significativement affaibli plusieurs piliers de la culture, du ballet en particulier. Mais, heureusement, les quinze dernières années ont témoigné du renouveau d'intérêt de l'État pour cet art, lui permettant de surmonter pas à pas les difficultés, et lui donnant les moyens de répondre aux besoins de son temps.

Un décret du Président Heydar Aliev, tout en relevant les salaires des artistes de ballet, a permis de bien rénover les locaux annexes du théâtre, créant ainsi des conditions plus normales de travail, et de financer de nouveaux spectacles.

Mais il semble que ce qui a dû surtout jouer, c'est que ce mouvement de renaissance a pu s'appuyer sur des fondations solides. Créé d'une manière assez spontanée dans la capitale de l'Azerbaïdjan au début du XX^e siècle grâce aux efforts de personnes motivées avec un soutien important de l'État, le ballet a éduqué de talentueux serviteurs de la chorégraphie, qui ont doté leur art d'une structure très professionnelle avec sa propre école de ballet classique. Ils ont tout fait pour que le Théâtre d'opéra et de ballet de l'Azerbaïdjan, qui s'était retrouvé dans une situation de crise, résiste en s'appuyant sur les traditions existantes, puis se remette à développer celles-ci.

Pendant toutes ces années difficiles la très expérimentée ballerine Médina Alieva est restée la danseuse étoile. Elle porte maintenant le titre d'artiste du peuple d'Azerbaïdjan, et c'est grâce à elle que le théâtre n'a pas fermé un seul jour, présentant plusieurs spectacles dont elle était la vedette. Les spectateurs ont pu voir les ballets *La tour de la Vierge* d'Afrasiyab Badalbeyli, *Les mille et une nuits* de Fiekret Amirov, *Le lac des cygnes* de P. Tchaïkovski, *Gisèle* de M. Adam, *Don Quichotte* de L. Minkus, joués par une troupe qui, malgré son effectif réduit, prolongeait avec enthousiasme des spectacles mis en scène dans la période précédente, permettant ainsi de faire découvrir à un nouveau public l'art de la danse classique.

En 1997, s'appuyant essentiellement sur de jeunes artistes tout juste sortis de l'école de danse, le Théâtre a préparé deux nouveaux spectacles sous la direction du metteur en scène invité G. Kovtouna : *Roméo et Juliette* sur la musique du poème éponyme de P. Tchaïkovski et *L'Arlequinade* sur une musique de G. Donizetti. Une nouvelle étape commençait.

Deux ans plus tard, le pédagogue et maître de ballet Pouloumb Agualiyai s'attaqua à la mise en scène du fameux ballet *Carmen suite* sur la musique de Bizet – Chtchedrine, avec la participation de solistes confirmés, auxquels il fit exécuter des mouvements, combinaisons et portés d'une haute technicité. Firent alors des débuts fort prometteurs la toute jeune, mais si audacieuse dans sa virtuosité, Naira Ramazanova (*Carmen*), le très



inspiré danseur Gouliaguassi Mirzoev à la plastique irrécusable dans le rôle de José, et de son collègue Youri Lobatchev, qui s'impliqua avec brio dans le rôle du toréador.

Les trois mêmes artistes firent le succès du spectacle *Les blancs et les noirs* créé par Pouloumb Agualiyai dans un style « moderne » inhabituel pour la troupe, sur la musique du compositeur Hayma Mirzazadé.

Quand un an plus tard G. Kovtouna fut invité à monter le ballet en un acte *Don Quichotte* sur la musique des *Gravures symphoniques* de Kara Karaeiev, composées comme des illustrations au film éponyme de G. Kozintsev, il disposa pour chaque rôle de plusieurs artistes qui purent ainsi alterner. Un plus sur le plan, non de la quantité, mais de la qualité.

Il faut se souvenir que le rôle de Dulcinée fut préparé par Médina Alieva, Kamilla Gouseïnova et la jeune Rimma Iskenderova, qui venait juste d'achever l'école de danse. Et c'est cette débutante qui incarna Dulcinée lors de la première. Dès ses premiers pas sur scène Rimma s'identifia à l'héroïne de Cervantès. Elle enthousiasmait le public par sa composition gracile et



toute en inspiration lors des différents rôles classiques qu'elle incarnait, et elle fut bientôt admise à danser ce monument de la danse classique qu'est *Gisèle*. Il n'est pas étonnant que lors de la mise en scène du ballet en un acte *Leyli et Medjnoune* sur la musique du poème symphonique de Kara Karaev, l'illustre maître de ballet Gueorgui Aleksidze apprécia hautement la prestation de Rimma Iskenderova et de Gouliaguassi Mirzoev. Ceux-ci composèrent un duo si touchant et harmonieux qu'ils se montrèrent dignes d'incarner sur scène les personnages les plus romantiques.

Le potentiel créatif du ballet de l'Azerbaïdjan, avec l'apparition de nouveaux artistes, se manifeste aujourd'hui dans l'élargissement de son répertoire. Ces dernières années apparaissent alternativement à l'affiche du Théâtre les ballets classiques en un acte *Chopeniana*, *Paquita*, *La ballade de la Caspienne* de T. Bakihanov, le *Boléro* de Ravel, la *Tentation* sur la Symphonie classique de S. Prokofiev, *Rast* de Niazi.

De nouveaux artistes se hissent aux premiers rôles : Kamilla Gouseïnova, Elena Skomorochtchenko, Sabina Gadjidadache, Youlia Kalmykova, Alsou Guimadaeva, Tamilla Mamedova, Niguiar Ibraguïmova, ainsi que d'autres danseuses talentueuses.

Il n'a jamais été facile de trouver des artistes masculins pour la troupe, mais même en ce domaine des progrès significatifs sont à noter. Parmi les garçons is-





sus de l'école chorégraphique de Bakou et qui se sont entièrement donnés à leur art, se sont particulièrement mis en vedette Gouliaguassi Mirzoev, Youri Lobatchev, Islam Islamov, Samir Samedov, Makar Ferchtandt, Rufat Chafiev, Dmitri Tarousov. Ils ont permis, avec l'appoint des danseurs du corps de ballet, de produire de nombreux spectacles nécessitant un nombre important de danseurs masculins, tout en assurant la préparation quotidienne intensive qu'exigent les missions de plus en plus complexes du ballet contemporain.

Transportons-nous en pensée, un matin, dans l'immense salle des répétitions du Théâtre d'opéra et de ballet de l'Azerbaïdjan règne une certaine agitation : les danseurs se préparent pour leur cours. Tard hier soir a eu lieu le spectacle *Don Quichotte* sur la musique de L. Minkus, œuvre importante et exigeante tant d'un point de vue physique qu'émotionnel. Malgré un état d'excitation qui n'a pas permis aux danseurs de trouver immédiatement le sommeil, tous sont présents le lendemain pour le cours, comme le prévoit le règlement. L'entraînement dure toute la vie, et tous y sont égaux – anciens et débutants, membres du corps de ballet, premiers danseurs ou danseurs étoiles. Tous s'installent devant la barre : c'est ainsi que les danseurs de toutes les troupes au monde commencent leurs journées depuis qu'ils ont été admis à l'école chorégraphique, et c'est là que se forment les caractères.





Le Théâtre d'État d'opéra et de ballet de l'Azerbaïdjan





Aux sons d'une musique rythmée, avec leur image qui se réfléchit dans l'énorme miroir accroché au mur, ils exécutent l'un après l'autre les exercices prescrits par la « Bible » du ballet, seule façon de maintenir leur condition physique, de travailler leur technique, et d'assurer la fluidité de leur danse.

La leçon est assurée alternativement par l'artiste du peuple d'Azerbaïdjan Tamilla Chiralieva et l'artiste émérite de la République Pouloumbe Agualiyai... Chacun a sa propre manière, son livret d'exercices avec leur ordre d'exécution, mais aucun détail n'échappe à l'œil averti de ces pédagogues qui étaient encore récemment des danseurs étoiles.

Au fur et à mesure de l'exécution des « plier », « relever », « croiser », « effacer », « écarter », « tourner », « sauter », « glisser », enchaînés dans un ordre précis, les maîtres veillent à la pureté des mouvements et au respect de règles strictement établies, corrigent en douceur ceux qui se trompent, leur demandent de se concentrer, de répéter encore et encore les gestes difficiles. Les leçons sont construites de manière à développer l'endurance en imposant des charges de travail quasi impossibles.

Il y a effectivement nombre de difficultés dans le ballet car, en plus d'énormes contraintes physiques, il faut veiller aux moindres détails : dans quelle direction

se porte le regard du danseur, son pas est-il bien orienté, son arrêt après un tour a-t-il été satisfaisant, à partir de quelle position canonique a-t-il initié son mouvement, a-t-il su garder la pose, s'est-il bien accordé avec la phrase musicale...

Ces finesses, invisibles au profane, sont la garantie pour les professionnels d'une exécution irréprochable des combinaisons dénommées variations, duos et adagio, la condition de la liberté artistique du danseur sur scène et de sa capacité à incarner le personnage ; elles permettent d'atteindre un haut niveau de spectacle, d'asseoir la réputation d'un corps de ballet et d'un théâtre en son entier.

Après le cours, vient la phase bien plus créative de la répétition, qui prépare un nouveau spectacle ou, plus souvent, revient sur un spectacle en cours, que la troupe revoit de A à Z. L'on entend encore et encore les morceaux joués par l'accompagnateur, les variations et adagios sont répétés maintes et maintes fois ; l'attention se porte sur les passages difficiles et les mises en scène.

Ce jour là était reprise *La tour de la vierge*, premier ballet azerbaïdjanais mis en scène en 1940, et qui figure toujours au répertoire du théâtre. Cette œuvre dramatique créée par le compositeur Afrasiyab Badalbeyli, et qui fait partie des œuvres majeures de notre chorégraphie, est aujourd'hui répétée par Youri Lobatchev, dési-

gné pour le rôle du khan, sous la direction de l'artiste du peuple de l'Azerbaïdjan, la ballerine Tamilla Chiralieva.

Le soliste semble répéter correctement sa partie, mais Tamilla Chiralieva lui formule délicatement ses observations : « Gardez cette position deux secondes supplémentaires, pour accentuer l'expression de la pose, et ensuite... »

Seul une professionnelle de la classe de T. Chiralieva, qui a joué nombre de partitions scéniques, peut remarquer toutes ces nuances. Assurant depuis longtemps la direction artistique de l'école chorégraphique de Bakou, elle est le maître et le mentor idéal des solistes du théâtre, les aidant à adopter le style scénique adéquat. Son goût est sûr, et son dévouement total à l'art du ballet. Elle perpétue l'école de la première ballerine azerbaïdjanaise Gamète Almas zade, danseuse brillante de l'école de Leningrad, femme charmante à la bonté légendaire, dont le public azerbaïdjanais a célébré cette année le 95^{ème} anniversaire.

Doit-on s'étonner qu'une telle école, bénéficiant d'une telle attention de la société pour l'art du ballet, ait non seulement su résister dans les moments difficiles, mais ait également pu entreprendre la création de spectacles à part entière ?

Quand le compositeur Pholade Bioulbioulioglou proposa au théâtre la partition et le livret du ballet *L'amour*



et la mort d'après le conte épique *Dede Gorkoud*, la troupe était déjà prête à travailler sur un projet d'une telle envergure, d'une telle complexité, et d'un caractère résolument novateur, où il fallait tout construire à partir de zéro. Le canevas musical, imprégné de motifs nationaux azerbaïdjanais, nécessitait de trouver des solutions chorégraphiques inventives, pas uniquement dans l'architecture de la danse, mais aussi dans les mises en scène. Derrière chacun des personnages du livret se cache une personnalité historique dotée d'un caractère et d'une mentalité propres, chaque costume s'inspire d'éléments ethnographiques vérifiés dans le temps et l'espace ; il fallait faire revivre toute une atmosphère par une étude poussée des faits historiques et d'autres particularités de l'époque. L'érudition d'un professionnel versé dans les différents arts – Rafis Ismailov, peintre du peuple d'Azerbaïdjan, travaillant en contact étroit avec le chorégraphe et des danseurs tels que Gouliaguassi Mirzoev, Samir Samedov, Kamilla Gousseïnova, Rimma Iskenderova ou Elena Skomoroschenko, a donné un résultat exceptionnel. Le ballet *L'amour et la mort* a connu un grand succès non seulement à Bakou, mais a aussi reçu le meilleur accueil du public de Saint-Pétersbourg.

L'un des spectacles classiques les plus réputés d'Azerbaïdjan – le ballet de Kara Karaev *Les sept beautés*, créé en 1952 sur des sujets du poète et philosophe azerbaïdjanais du XII^e siècle Nizami – n'avait pas été joué depuis plusieurs années. Mais le théâtre vient d'en présenter une version contemporaine, avec un nouveau livret, une musique revisitée, de nouveaux décors – plus proches de la perception du public contemporain ; ce qui n'a pas été une tâche facile.

Avec des solistes capables d'insuffler une âme au langage de la danse, **la musique du grand compositeur azerbaïdjanais assure l'intensité émotionnelle qui fait vibrer les spectateurs.**

Le théâtre a également su faire rêver les jeunes spectateurs en présentant récemment le ballet *Poucette* mis en scène par la chorégraphe invitée Lia Sabitova sur la musique de Johann Strauss. Il est particulièrement encourageant de voir que plus de la moitié du spectacle est assuré par les jeunes élèves de l'école chorégraphique de Bakou, le rôle principal étant confié à la flûtte élève de CE1 Guiounay Ismailova, guidée par les pédagogues les plus expérimentés.

Tout cela nous laisse espérer que la troupe chorégraphique professionnelle, qui, en quelques décennies, a initié à son art des milliers de spectateurs, continuera de faire le plaisir de nouvelles générations tout en enrichissant, par le moyen de l'art du ballet, leurs connaissances en matière de musique, de chorégraphie, de littérature. Qu'elle leur apportera les valeurs spirituelles qui les porteront vers les sommets de la culture nationale et mondiale. ✨